

SOCIÉTÉ

Ce Normand né fille se sentait homme

ROUEN Quand les parcours médiatisés des personnes transgenres sont souvent dépeints comme douloureux et synonymes de ruptures familiales, certaines histoires se révèlent lumineuses. Comme celle de Clark, jeune normand, dont le témoignage fait du bien.

ANTHONY QUINDROIT

Clark. Comme l'identité que revêt Superman pour cacher son statut de super-héros. C'est un personnage que sa mère aimait et dont il est devenu fan lui aussi. Il le dit lui-même, Clark. Il est « un peu geek ». Son Mandalorien grandeur nature et ses cadres Goldorak en attestent. De même que son goût pour le cosplay.

« Je suis un homme trans. Je le serai toujours. C'est tout un parcours que je ne veux pas oublier. Mais, « trans », ce n'est pas ce qui fait toute ma personnalité »

Clark

Alors, quand il a dû choisir son nouveau prénom à l'état civil, « Clark » s'est imposé de soi-même.

DES QUESTIONNEMENTS
DÈS LE PLUS JEUNE ÂGE

Du jeune homme de 18 ans, lycéen rouennais, on ne connaîtra pas le *dead name*, le prénom qui lui a été donné à la naissance. Car Clark ne s'est pas toujours appelé ainsi. « J'ai changé de prénom en 2021, j'étais en 3^e », se remémore-t-il. Pour l'adolescent, né fille, c'était l'une des étapes pour être pleinement ce qu'il se sentait être depuis toujours : un garçon.

Transgenre. « Une personne dont l'identité de genre ne correspond pas au sexe assigné à la naissance », résume Clark. Enfant, « j'étais la petite fille cliché. Mais, avec le recul, il y a des trucs, des signes... Je ne comprenais pas pourquoi je ne pouvais pas être torse nu comme mon frère. »

En entrant au collège, les questionnements sont de plus en plus forts. Clark adopte « une coupe de cheveu de garçon », cherche à s'habiller comme un garçon... « Je n'étais pas exposé à ces interrogations. Il n'y avait pas de tabou ou autre à la maison mais ce n'était pas dans les sujets de conversation », se souvient-il.

Un jour, dans une boutique, un commerçant lui donne du « bonjour, jeune homme ». Clark ne le corrige pas. Au contraire. Il se reconnaît dans le propos. « Par mes passions, j'ai rencontré des personnes un peu plus âgées. Je me suis confié à elles, je leur ai demandé de me genrer garçon », raconte encore Clark.

UN SOUTIEN SANS FAILLE

Dans ce groupe, il est entouré « de bienveillance ». Et se décide à en parler à ses parents. Sa mère, en fin de 5e. Puis son père en début de 3^e. « Au début, ma mère pensait que j'étais juste un garçon manqué, comme elle avait pu l'être petite, que ça allait passer. Mais elle a très vite compris. »

Et s'il attend un peu avant d'évoquer le sujet avec son père, là encore, le discours se fait fluide : « On a beaucoup discuté, il a posé beaucoup de questions et m'a soutenu également. » Et quand il s'agit de lancer les démarches pour changer de prénom, c'est encore une fois avec le soutien de ses parents divorcés que Clark se lance dans la bataille. Le jeune homme se trouve confronté à des agents pas très au fait des dispositions à prendre, face à des personnes dont le sexe indiqué sur les papiers n'est pas conforme au genre vécu.

C'est la seule complication rencontrée dans son parcours. Ou presque. Il y a bien eu une tante dont la réaction a été « transphobe et homophobe ; elle m'a même « outé » [dévoiler l'orientation sexuelle de quelqu'un, sans le consentement de la personne concernée, NDLR] auprès d'autres membres de la famille », regrette Clark qui a, simplement, coupé les ponts avec cette personne.

LE PLUS DUR ? SON PROPRE REGARD

Dans les établissements scolaires qu'il fréquente, tant les autres élèves que le corps enseignant s'adaptent. « Il y a pu y avoir quelques maladroites mais rien qui ait eu pour but de blesser », apprécie Clark.

La vraie difficulté est avec lui-même. Son corps qui change, ses formes qui se dessinent, il ne les supporte pas. S'il arrive, habillé, à les masquer, les douches sont des moments de détresse : « Je ne pouvais pas me regarder, j'étais en larmes... », se souvient-il. Il est en seconde quand la question de la transition se pose.

Généraliste, endocrinologue, maison de l'adolescent, psychiatre... Un parcours classique et balisé pour les personnes qui veulent aller au bout de la transition de genre ; selon les données de l'Assurance maladie, en 2020, 8 952 personnes étaient accompagnées en France (70 % âgés de 18 à 35 ans et 3,3 % de mineurs). « En décembre 2021, l'endocrinologue me prescrit ma testostérone. Symboliquement parlant, je me suis fait ma première injection le 30 décembre 2021 pour amorcer le changement avant de changer d'année. »



Clark a compris très tôt qu'il ne pourrait pas s'épanouir pleinement en conservant le genre assigné à sa naissance

Depuis, sa voix est devenue plus grave, sa pilosité s'est développée, ses graisses se répartissent différemment, ses règles ont disparu. « Peau grasse, boutons et changements d'humeur aussi : j'ai eu l'impression de vivre une deuxième puberté », s'amuse le jeune homme. Reste une étape qui lui tient à cœur. Une torsoplastie. Pour transformer son thorax. Le rendez-vous est pris. « Et contrairement à ce que certains veulent faire croire, non, ça n'est pas pris en charge par la sécurité sociale », prévient-il.

Il est désormais « heureux », dans son corps, dans sa tête. « Je suis un homme trans. Je le serai toujours. C'est tout un parcours que je ne veux pas oublier. Mais, « trans », ce n'est pas ce qui fait toute ma personnalité. »

Sa mère passe une tête pour voir si l'échange se déroule bien. On l'interroge sur son ressenti propre. Elle répond du tac au tac : « Regardez mon enfant. Il est heureux. C'est tout ce que je veux. Ça reste mon bébé ! »

COMMENTAIRE

ANTHONY QUINDROIT JOURNALISTE

Respect



Hasard du calendrier, l'entretien avec Clark s'est déroulé le jour de la *pride* à Rouen. Une marche des fiertés durant laquelle chacun, quel que soit son genre ou son orientation sexuelle vient réaffirmer ses droits. Des droits jamais acquis, comme en témoigne la situation dans différents États outre-Atlantique.

En France, l'étude d'une loi sur les mineurs transgenres a suscité un tollé et fait craindre la légalisation des thérapies de conversion. Quant au contexte politique, il ne semble guère favorable aux droits des personnes LGBTQIA+.

L'histoire de Clark est belle. Parce qu'atypique, simple, pleine d'amour. C'est d'ailleurs pour cet aspect lumineux que son témoignage nous a semblé important et que lui-même a accepté de se raconter. Pour montrer qu'avec de l'écoute, de la bienveillance et de la compréhension, sans jugement, chacun peut être un citoyen épanoui. Il n'est ni dans le prosélytisme, ni dans la provocation. Juste dans le constat : en étant bien entouré, les choix qui doivent se faire se font naturellement ; et cela simplifie grandement une situation qui peut être complexe pour l'intéressé(e) avant tout.

J'imagine déjà certains commentaires détestables fleurir sur les réseaux sociaux, bêtise désinhibée nimbée de liberté d'expression. Un seul mot doit s'imposer : respect. En ces périodes compliquées, le répéter n'est pas anodin. Le mettre en pratique, encore moins.